

Habitat et urbanité : Mingora et la vallée de la Swat (nord-ouest du Pakistan)

Alain M. Viaro, Ariette Ziegler

Citer ce document / Cite this document :

Viaro Alain M., Ziegler Ariette. Habitat et urbanité : Mingora et la vallée de la Swat (nord-ouest du Pakistan). In: Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 139, 1999. Habiter. pp. 109-141;

doi : <https://doi.org/10.3406/globe.1999.1412>

https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_1999_num_139_1_1412

Fichier pdf généré le 09/05/2018

HABITAT ET URBANITE
Mingora et la vallée de la Swat (nord-ouest Pakistan)

Alain VIARO

Institut universitaire d'études du développement, Genève

Arlette ZIEGLER

FNRS

Arriver à Mingora¹, principale ville de la vallée de la Swat, dans la province frontière du Nord-Ouest (NWFP) au Pakistan surprend pour trois raisons. La première est la quasi totale absence de femmes dans les rues, la seconde est le tissu urbain qui est dans sa plus grande part constitué de constructions en rez-de-chaussée; la troisième est l'absence de fenêtres des maisons. A eux seuls, ces éléments justifieraient que l'on s'interroge sur les pratiques de l'habiter dans cette région. Mais si l'on poursuit l'exploration de la ville, on remarque également l'absence d'espaces publics et des aménagements urbains qui lui sont associés (places, bancs, parcs, places de jeux pour les enfants, etc.). Se pose alors également la question de l'environnement urbain et, plus largement, de ce que signifie l'urbain, comme de sa relation à l'habitation, dans cette région du monde.

Cette question n'est pas anodine car, et on le constate partout, les pratiques de l'habiter et celles qui, et que génèrent l'environnement urbain sont étroitement imbriquées. Prenons quelques exemples. En Hollande, chacun aura remarqué que les pièces de réception, en façade sur rue, s'ouvrent largement du moins visuellement sur cette dernière : il n'y a pas de rideau pour protéger un espace privé du regard extérieur. On assiste à une pratique de l'espace qui met en relation directe espace privé et espace public. En Grèce ou en Italie du sud, pour ne citer que ces cas, l'espace public est largement utilisé, le soir tombé, en prolongement des espaces privés. Dans ces deux cas on voit bien que ni les limites, ni les pratiques d'espaces en principe clairement différenciés ne sont si évidentes. Au contraire, dans l'architecture et l'urbanisme de la ville islamique, l'espace privé est totalement isolé des espaces publics, et seule la connaissance et la pratique des seuils permet de passer de l'un à l'autre.

En poursuivant sur cette voie, on peut concevoir que le type de prestation de services publics (l'eau, ou la levée des ordures ménagères) peut également largement influencer le mode d'habiter : on n'agit pas de la même manière, les espaces ne sont pas identiques si on dispose de l'eau courante ou si on doit la stocker; si les levées d'ordures sont régulièrement effectuées devant sa porte ou si on doit plus ou moins subrepticement se débarrasser de celles-ci dans un caniveau.

Dans ce même ordre d'idées, les progrès techniques mais aussi le développement social jouent également leur rôle. Les pratiques de l'espace diffèrent singulièrement si l'on dispose d'un lave-linge dans son logement ou si on doit se rendre au lavoir communal ou, dans une version intermédiaire, au salon-lavoir. Dans les pays développés, la part croissante des femmes dans le monde du travail a aussi généré de nouvelles pratiques de l'espace privé : la cuisine n'est souvent plus considérée, comme elle l'était encore récemment chez nous et comme elle l'est encore dans de nombreuses contrées, comme un espace spécifiquement féminin.

On le voit par ces brefs exemples, l'espace privé (l'habitation) ne peut guère être appréhendé sans prendre en compte l'espace public qui lui est associé. On pourrait même dire que chaque culture, ou plus précisément chaque moment d'une culture, génère non pas une forme de maison (son "architecture traditionnelle") mais une configuration espace privé / espace public qui, lorsqu'on l'analyse dans sa complexité, peut seule révéler les réalités et les enjeux de cette pratique partagée par l'ensemble de l'humanité : habiter.

Ainsi dans cette contribution, avant d'arriver au cœur de la maison, et pour en saisir la pleine signification, il faudra d'abord évoquer une conception du territoire extrêmement originale qui prévalut jusqu'à récemment. Puis, tout en cheminant dans l'espace public, en saisir toutes les implications relevant du système politique pakistanais pour ce qui est de la gestion urbaine des villes moyennes. Enfin il faudra également s'interroger sur les valeurs culturelles pachtones, dont la stricte séparation des sexes n'est pas la moins importante.

Ce n'est qu'au travers de toutes ces facettes que l'habitation et les pratiques de l'habiter prendront alors leur pleine signification.

Un territoire contre l'urbain

L'histoire de la vallée de la Swat, l'ancienne Uddiyana, "le jardin"² est attestée depuis le IV^e siècle avant l'ère chrétienne. La région fut probablement envahie par les Achéménides depuis l'Iran, avant d'être prise par les armées d'Alexandre le Grand en 327 avant JC. A la chute des Macédoniens en 32 avant JC, Swat et Peshawar furent annexées par Candragupta de l'empire Maurya. Son petit-fils Asoka introduisit le bouddhisme; le premier monastère de Swat daterait du tournant de l'ère chrétienne. A la mort d'Asoka, l'empire se désintégra rapidement et la région tomba sous la domination des Grecs de la Bactriane, suivis des Parthes et des Sakes durant un siècle et demi. Lorsque les Kushans leur succèdent pendant une centaine d'années, Swat retrouve sa vocation bouddhiste. Considéré comme le lieu de naissance du deuxième Bouddha, Padmasambhava, la vallée devint un centre important de développement des doctrines ésotériques du bouddhisme. Au VII^e et VIII^e siècles se développa ici l'école Vajrayana ou du tantrisme. Des contacts étroits avaient été tissés avec l'empire tibétain qui s'étendait jusqu'à Gilgit au nord de la vallée de l'Indus. Du IV^e siècle au VII^e siècle, les témoignages de pèlerins chinois abondent à propos du nombre important et de la richesse des monastères bouddhiques dans la vallée. Plus de 400 sites archéologiques (stupas et ruines de monastères) témoignent de cette époque. Les Huns envahissent ensuite la vallée et saccagent les établissements bouddhiques, auxquels succèdent les Hindu Shahis. Au début du XI^e siècle, Mahmud de Ghazni envahit la Swat. Il achève d'éradiquer ce qui subsistait de la culture bouddhiste, impose l'Islam et tue tous ceux qui refusent de se convertir. Les irréductibles se réfugient plus haut dans les vallées de l'Hindukush et au Kafiristan.

Les Kohistanis³ qui habitent toujours les montagnes surplombant les vallées de l'Indus, de Swat, et de Dir descendent très probablement de ces anciennes populations. Il n'est pas rare de croiser au hasard des chemins des hommes de haute taille, aux cheveux clairs et aux yeux bleus, avec un profil macédonien affirmé, comme de rencontrer des hommes au type quasiment dravidien. Ces populations, comme les Kalashs de la vallée de Chitral, n'ont été islamisées par les mollahs pachtoune que relativement récemment. C'est pourquoi on peut encore trouver dans leurs coutumes et croyances des survivances animistes voire bouddhistes⁴.

L'histoire de la vallée s'obscurcit ensuite, sauf qu'on note le passage de Gengis Khan et de Tamerlan, aux XIII^e et XIV^e siècles; les auteurs supposent

qu'elle resta inculte, quasiment inhabitée mais parcourue de groupes de pasteurs nomades durant quelques siècles⁵. Elle fut plus tard occupée par les Dilazak⁶ qui à leur tour seront chassés, ainsi que les Swatis⁷, vers les montagnes du Hazara, à l'est de l'Indus, par les Yusufzais.

Dès le début du XVI^e siècle la vallée est donc occupée par une tribu pachtoune venant de la région de Kandahar et de Kaboul, les Yusufzais⁸, encore présents aujourd'hui.

Les Yusufzais y introduisent, outre un Islam fortement marqué par les valeurs tribales (nous y reviendrons) un concept original de partage et d'appropriation du territoire : le *wesh*, basé sur une redistribution décennale des terroirs⁹. Partant du principe que toute la terre appartenait à la tribu et par souci d'égalité, les terroirs étaient partagés équitablement entre les clans. Dans chaque clan, les terroirs étaient redistribués aux sous-clans, puis aux familles. Chaque sous-groupe membre du clan, constitué d'un *khan*¹⁰ et de ses alliés, se voyait donc attribuer un territoire composé tant de terroirs de plaine que de montagne¹¹, qu'il occupait pendant dix ans. Ce laps de temps écoulé, le principe du *wesh* voulait qu'il cède ce territoire à l'un de ses pairs pour aller occuper une autre portion de la vallée, mais toujours à l'intérieur des terres attribuées à son clan. Ainsi le principe d'équité était respecté puisque chaque famille était supposée accéder à un moment ou à un autre à toutes les terres, fertiles aussi bien que peu productives. Seuls les Pachtounes Yusufzais pouvaient être propriétaires¹² à l'intérieur du *wesh*. Le territoire n'était cependant pas complètement alloti selon ce système. Une partie était attribuée en propriété permanente - donc non soumise au *wesh* - et en principe inaliénable à des religieux et à leurs familles, pachtounes ou non, en remerciement de services rendus. Seuls ces deux groupes pouvaient prétendre à la propriété foncière. Un troisième groupe perçu comme inférieur¹³ par les Yusufzais, n'étaient que locataires. Il incluait les artisans indispensables au fonctionnement de la société (charpentiers, barbiers, marchands, etc.) ainsi que les fermiers, pachtounes mais non Yusufzais qui, de ce fait, n'avaient pas droit à la terre.

La redistribution périodique des parcelles à l'intérieur du clan supposait une instance qui la contrôle. C'était l'un des rôles de la *jirga*, l'assemblée des chefs de familles du clan. C'est cette *jirga* qui en réglait les modalités pratiques, ainsi que les conflits qui ne manquaient pas de surgir. On changeait donc de terroir en emportant certains éléments de la maison, notamment les poutres et les menuiseries sculptées qu'on réinstallait dans le nouvel habitat.

Les Pachtounes étant cultivateurs, les auteurs conviennent que la pratique du *wesh* aurait dû freiner tout développement¹⁴ : qui se souciera d'investir travail et capital dans un terroir et un domaine qui ne lui serait pas acquis définitivement ?

Comment alors expliquer que la région de Mingora ait été décrite, en 1863, comme "une riche et fertile bande de terrain ... hautement cultivée et densément peuplée" ? Comment Mingora pouvait-elle compter 500 maisons, et comment expliquer que les Yusufzais aient développé "un commerce intensif et varié avec les régions avoisinantes" et que dans ce cadre ils "exportaient du riz, des noix, des abricots et des pommes vers Peshawar ...[mais également]... du bétail, des mules et quelques chevaux, du grain, de la laine de mouton, du coton, du miel, du beurre et de l'huile ...[ainsi que]...diverses essences de bois" et notamment le fameux *deodar*, le cèdre de l'Himalaya¹⁵ ?

Se pose donc la question de la compatibilité du *wesh* avec ce développement avéré, qui était de plus concentré dans les mains de riches familles. Ce point peut être éclairé par la notion de *qalang*¹⁶ qui signifierait loyer ou taxe pour l'usage de la terre. Concept socioéconomique pivot de nombreuses fractions pachtounes, il exprime la relation de subordination et de clientélisme entre propriétaires et fermiers, tout en symbolisant une société agricole stratifiée et hiérarchisée. Dans ce cadre qui tend au féodalisme, l'institution du *wesh* conférait un statut par la possession de la terre (attribuée selon la règle agnatique) mais surtout permettait de différencier Yusufzais et non-Yusufzais, au profit des premiers bien entendu.

Dans ce sens on pourrait dire que, si le *wesh* a probablement existé sous une forme proche de l'idéal-type au XVI^e siècle, il s'est progressivement transformé, dans les zones les plus fertiles, en système féodal. Ce qui impliquait l'émergence de certains *khan* comme seigneurs féodaux, dont dépendaient de nombreux fermiers. Il est assez paradoxal que le *wesh* qui symbolisait une parfaite égalité entre membres mâles d'une tribu, ait été ensuite revendiqué pour justifier une relation pour le moins inégalitaire, celle qui unissait les *khan*, grands propriétaires de la région de Mingora aux fermiers qui travaillaient leurs terres !

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le relatif isolement dans lequel vivait la Swat se fragilise : l'armée des Indes s'approche dangereusement, dans son souci de contrôler les confins nord-ouest de l'Empire. Les *khan* vont s'allier, une fois n'est pas coutume, pour lutter contre l'envahisseur britannique, qu'ils repousseront au col d'Ambela en octobre 1863¹⁷. Pour faire face au danger

certain d'être colonisés, et après de nombreuses péripéties, les *khan* accepteront la suprématie de Abdul Wadud, qui fondera en 1917 une principauté dont le siège fut établi à Saidu Sharif¹⁸ à proximité immédiate du bazar de Mingora. En 1926, la principauté est reconnue par les Britanniques qui concèdent à son chef le titre de *Wali* (prince), échappant ainsi à la colonisation, à l'inverse des territoires pakistanais voisins.

Le *Wali* va en premier lieu abolir formellement le *wesh*, qui de fait n'existait quasiment plus que dans les parties les plus reculées de sa principauté. En bonne logique féodale, il redistribue les terrains entre ses fidèles en remerciement de leur soutien. Les terres vont ainsi aux *khan* les plus puissants, l'abolition du *wesh* n'affectant guère la situation qui prévalait jusqu'à sa disparition. Le premier *Wali*, puis son fils, épris de modernisme, construisent écoles, hôpitaux, bâtiments administratifs, routes et réseau téléphonique. Une ville commence à se développer : Saidu Sharif et Mingora vont rapidement constituer une seule et même agglomération. En 1926, Sir Aurel Stein décrit Mingora comme "la plus grande localité de la Haute Swat, quasiment une petite ville avec ses toits plats étroitement rapprochés". Des hommes de toute la région s'y retrouvaient puisqu'il précise avoir "... trouvé les longues rues étroites de son bazar remplies non seulement de gens de la Haute Swat, mais aussi de Kohistanis de Tôrwal, et d'autres hautes vallées affluentes de la Swat...et des faces plus rustres venant de Jalkot et d'autres petites républiques turbulentes de l'inaccessible Kohistan de l'Indus"¹⁹. Le bazar d'alors devait ressembler à ceux existant encore dans les vallées les plus reculées des territoires tribaux le long de la frontière afghane : de minuscules échoppes aux volets de bois, bordant des ruelles de terre battue.

Cette période voit se développer une certaine urbanité, avec des règles, des lois et un pouvoir féodal certes, mais local et légitime. L'architecture publique, édifiée selon les modèles anglo-indiens et avec l'aide de conseillers britanniques se veut résolument moderne et rompt complètement avec les bâtiments traditionnels. Les édifices à colonnades et à coursives sont entourés de jardins fleuris ouverts sur la rue. Ils sont relativement bien entretenus, et encore utilisés aujourd'hui dans leurs fonctions, à l'exception de plusieurs résidences de l'ex famille régnante qui ont été transformées en hôtels.

On a dit qu'une forme très particulière d'organisation de l'espace, le *wesh*, a perduré formellement si ce n'est dans sa réalité, jusqu'au début du XXe siècle.

Elle était comme on l'a vu incompatible avec l'idée de ville. Celle-ci n'est d'ailleurs apparue, en tant que telle et non plus comme lieu de marché, qu'à la solidification et à la reconnaissance d'un état féodal, la Principauté de Swat. Mais il faut souligner un point qui semble à première vue paradoxal. A la mobilité revendiquée dans le concept du *wesh* s'associe un sens exacerbé de la propriété privée. Un Pachtoune considère qu'il est maître absolu sur sa terre comme dans sa maison, absolument personne ne saurait s'y opposer, ni même y intervenir²⁰. On entrevoit aisément toutes les conséquences que cette forme d'occupation comme de perception de l'espace et de sa propriété peut avoir dans les pratiques urbaines et de l'habiter actuelles.

L'individualisme comme affirmation culturelle

Depuis le XVe siècle Mingora - et la Swat - revendiquent le fait d'être Pachtoune²¹. Sans entrer dans une description détaillée de ce qui constitue le fait d'être et de vivre selon la culture pachtoune, il est indispensable d'en préciser certains aspects qui nous intéressent directement. Le premier et le plus frappant pour tout étranger est la *purdah*. Ce terme, qui signifie clôture, modestie, définit avant tout la réclusion des femmes. De toutes les sociétés d'Asie du Sud, ce sont les Pachtounes qui appliquent avec le plus de rigueur cet enfermement²². Cela signifie que les femmes ne peuvent pas sortir librement de chez elles (et si elles sortent de leur maison, ou plutôt de la maison de leur père ou de leur époux, c'est voilée et plus souvent couverte de la *burka*, la fameuse "tente" grillagée aux yeux). Elles ne sauraient échanger un regard ou une parole avec un homme hormis, pour faire bref, leurs pères, frères, époux et fils²³. Elles peuvent rencontrer d'autres femmes sous réserve de l'assentiment des pères, frères ou époux. Il y a donc une stricte séparation entre le monde masculin et le monde féminin, entre les espaces dévolus aux femmes et ceux pratiqués par les hommes. Les hommes pachtounes affirment respecter ainsi à la lettre les règles musulmanes, bien qu'ils semblent plutôt obéir au code de l'honneur pachtoune, le *pukhtunwali*.

Autre règle impérative du *pukhtunwali*, le devoir absolu d'hospitalité²⁴. Tout Pachtoune est tenu d'offrir l'hospitalité, et il n'est pas rare que, encore aujourd'hui, cheminant dans les villages ou même en ville, on soit invité à partager un thé ou une collation. Cette hospitalité est également liée à l'*hujra*, la maison des hommes caractéristique de la culture pachtoune qu'on trouve associée à chaque maison de *khan*. Bien évidemment l'*hujra*, est strictement

interdite aux femmes. Elle joue un rôle important dans la vie quotidienne : dortoir pour les hôtes, lieu de palabres pour la communauté masculine, elle est aussi le centre de la vie politique et festive. En contrepartie de l'hospitalité offerte, le maître de maison attend de ses hôtes loyauté et soumission. Dans ce sens l'*hujra* est aussi une transcription spatiale qui focalise le concept de *qalang*, et le lieu de toutes les interactions patrons-clients.

Le second trait est l'importance de la patrilinéarité dans les liens familiaux, et la perdurance d'un système lignager segmentaire²⁵. Lindholm l'exprime parfaitement lorsqu'il dit que "le concept fondamental de la société est que tous ceux qui descendent d'un ancêtre commun doivent s'unir contre les étrangers. En théorie les quinze millions de Pachtounes du Pakistan et d'Afghanistan devraient être capables de s'unir pour lutter contre des envahisseurs. Ce système ... fut un facteur primordial dans le succès de la résistance pachtoune à l'invasion coloniale. Lorsqu'ils ne sont pas menacés par une attaque de l'extérieur, les Pachtounes s'occupent en luttant les uns contre les autres. Des frères s'arrangent pour se chamailler et se quereller avec leurs cousins germains paternels; des groupes de cousins germains s'unissent pour lutter contre des cousins issus de germains, alors qu'un segment de lignage va guerroyer avec un autre segment. Comme l'a écrit un administrateur colonial : partout des familles guerroient contre des familles, des tribus contre des tribus, en fait d'une manière ou d'une autre chaque homme lève la main contre son voisin. Mais lorsque le danger menace de l'extérieur, toutes les querelles familiales, les jalousies claniques sont pour un moment oubliées, et tous s'unissent pour repousser l'ennemi commun."²⁶. Bien que cette description renvoie à l'époque pré-pakistanaise, elle reste tout à fait pertinente pour ce qui est des comportements masculins actuels : les anciens modèles ont gardé toute leur force, même si leur objet a changé. Elle permet aussi de mieux comprendre l'individualisme déjà noté par le premier ethnographe de la région qui précisait que "chaque homme mange le produit de son propre champ", et que "personne ne se préoccupe de ses voisins"²⁷. Enfin comme le précise encore Lindholm, et comme on peut toujours le constater, mais au titre des pratiques urbaines pour ce qui nous concerne, "la société idéale pour un Pachtoune est celle sans échange ni réciprocité, dans laquelle chaque homme garde ses distances et se suffit à lui-même"²⁸.

Du pouvoir local au pouvoir national

La principauté de Swat a perduré jusqu'en 1969, année de son rattachement à l'Etat pakistanais. Cette date marque théoriquement la fin du système féodal, mais surtout inaugure une période d'anarchie administrative, dans laquelle la ville se trouve toujours. En comprendre les réalités, et les implications dans les pratiques urbaines exige d'évoquer rapidement la structure politique du Pakistan.

Selon sa Constitution, le Pakistan est un Etat fédéral dirigé par un gouvernement fédéral et des gouvernements de province²⁹. Cette même Constitution ne prévoit pas de niveau de gouvernement local (à l'instar des communes suisses ou des municipalités françaises par exemple). En revanche on y trouve la notion de *local bodies* dont la formation dépend totalement des gouvernements provinciaux : "le gouvernement provincial organisera des corps locaux pour la gestion des affaires locales". Ainsi le gouvernement provincial a le loisir de nommer directement des fonctionnaires pour constituer ces *local bodies* ou de les faire élire localement. Dans un cas comme dans l'autre ces "gouvernements locaux", terme dont tout le monde reconnaît qu'il est utilisé improprement au Pakistan, n'ont aucune indépendance ni autonomie face au gouvernement provincial pour trois raisons. En premier lieu, ils ne disposent d'aucune ressources propres et n'ont pas le droit de lever un impôt local. Ensuite toutes leurs décisions (que ce soit le budget local, les priorités d'investissement ou le déplacement d'une station de bus) doivent être approuvées par le gouvernement provincial. Enfin ce "gouvernement local", qu'il soit nommé ou élu, peut être révoqué en tout temps par le gouvernement provincial sans que ce dernier ait à s'en justifier.

Depuis l'indépendance, des corps locaux n'ont été élus qu'à de rares reprises, immédiatement après l'indépendance et, fait plus surprenant, sous les régimes militaires (en 1979 et en 1985). Ainsi, lorsque le gouvernement fédéral est élu, les "gouvernements locaux" ont toujours été nommés par les instances provinciales, puisque la Constitution ne précise pas expressément que de telles élections doivent avoir lieu... En revanche cette même Constitution autorise le gouvernement fédéral à dissoudre et à se substituer à un gouvernement provincial élu, pour autant que de nouvelles élections soient organisées dans les 90 jours. Ainsi le gouvernement central ne peut diriger directement une province que trois mois, alors qu'au niveau des institutions locales, on peut passer plus de vingt ans sans élections, et personne ne peut y faire quoi que ce soit !

On conçoit aisément que cette situation est particulièrement insupportable aux Pachtounes, qui ont montré dans toute leur histoire à quel point ils étaient attachés à leur indépendance.

Il est inutile de préciser que cette structure rend extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, toute politique de gestion urbaine qui suppose continuité et moyens. Ceci d'autant plus que la délivrance des services publics (routes, eau et électricité, santé, urbanisme, télécommunications, etc.³⁰) relève de nombreuses agences gouvernementales, qui ont toutes leurs prérogatives, mais qui fonctionnent sans aucune coordination entre elles ni avec les "gouvernements locaux". Si le défaut de coordination semble être une constante dans toutes les administrations (et les exemples abondent en Suisse !), il est ici aggravé par un clientélisme avéré et par une corruption que personne ne songe à nier.

Dans le cas de Mingora, le *Municipal Committee* (MC, soit le "gouvernement local") est en charge du ramassage des ordures, de l'entretien et des réparations du réseau d'adduction d'eau, de l'éclairage public et de l'entretien des rues, de certains aspects de santé publique, de la gestion des marchés, abattoirs et stations de bus, de la protection contre les incendies et de l'enregistrement des naissances et décès.

Le *Municipal Committee* élu ayant été suspendu en 1991, selon le schéma évoqué plus haut, les fonctions municipales sont depuis assurées par des fonctionnaires provinciaux. En outre une douzaine d'organisations et d'agences gouvernementales sont impliquées et coresponsables de l'administration et du développement de la ville. L'une projette les ponts sans tenir compte des projets routiers de l'autre, une troisième projette une décharge publique sans en informer le MC, une quatrième prévoit une zone industrielle sans projeter de routes d'accès ni en mesurer les conséquences en termes d'aménagement régional, etc. Le résultat de ces manières de faire est une véritable "anarchie institutionnelle" qui se traduit sur le terrain par un dysfonctionnement de l'organisme urbain.

L'explosion urbaine

Pour mieux comprendre le développement urbain, il nous faut d'abord en évoquer le contexte physique (voir figure 1, page ci-contre).



Fig. 1. Plan de situation de Mingora

Mingora est implantée sur la rive gauche de la rivière Swat dont le lit s'élargit ici jusqu'à plusieurs centaines de mètres. Deux cours d'eau dévalent les vallées qui prolongent l'agglomération au sud, le Saidu Khwar³¹ et le Jambil Khwar, qui se rencontrent en amont du bazar et vont se jeter en aval dans la Swat. Saidu Sharif se développe parallèlement au Saidu Khwar au sud de Mingora, alors que celle-ci se développe au nord, entre le Jambil Khwar et la Swat. Les deux ponts sur le Jambil Khwar marquent la limite entre les deux ensembles urbains. La zone de plaine, fortement urbanisée dans toutes les directions, est fermée au nord par des chaînes de collines arides, de part et d'autre du Saidu Khwar et au sud-ouest du Jambil Khwar. Ce sont dans ces dernières qu'est exploitée la mine d'émeraudes dont la qualité est appréciée des joailliers.

Le Saidu Khwar reçoit les eaux de la rivière Marghuzar, du nom de la vallée qui se termine au sud-ouest de Saidu Sharif au pied du massif du mont Ilam³², où un col permet de rejoindre la région de Buner³³. Tout au long de cette vallée s'égayent des villages dont la population mâle travaille à Mingora, tels Shagai ou Islampur³⁴ pour ne citer qu'eux. Le Jambil Khwar lui, prend sa source au col de Khalel avant d'irriguer sa vallée jalonnée de sites bouddhiques.

Les collines de part et d'autre de ces deux cours d'eaux comme celles dominant Mingora à l'est sont maintenant colonisées par des habitations en terrasses. L'absence de plan directeur se fait particulièrement sentir dans ces zones. L'accessibilité de ces nouveaux quartiers est réduite, ils ne sont desservis que par des voiries tortueuses souvent non carrossables, voire même par les rigoles creusées par le ruissellement des eaux de pluie !

Bourg marchand puis capitale d'une petite principauté, Mingora se développe donc, avec une accélération notable dès les années 1980. Cela s'explique par le fait que le gouvernement décrète Mingora zone franche d'impôt, pour favoriser le développement de cette région marginale sur le plan économique. Les investisseurs et industriels, notamment d'autres provinces, se précipitent sur l'aubaine, d'autant plus intéressante que, proche de l'Afghanistan, les matières premières y parviennent en contrebande. Ainsi toute la soie artificielle utilisée par les manufactures de tissage - la principale activité à s'être implantée - provient du "commerce parallèle"...

De 1980 à 1998 l'entité urbaine passe de 75.000 à 175.000 habitants, dans une réelle anarchie institutionnelle. Pas de plan directeur, ni contrôle des constructions. Les instruments (cadastre, administration compétente et non

vénale, etc.) et les ressources publiques font cruellement défaut; les services publics sont inexistants. Quasiment aucun nouvel équipement n'a été construit depuis le rattachement à l'Etat pakistanais, et ceux de l'époque du *Wali* sont évidemment insuffisants.



Fig. 2. La ville vue d'avion

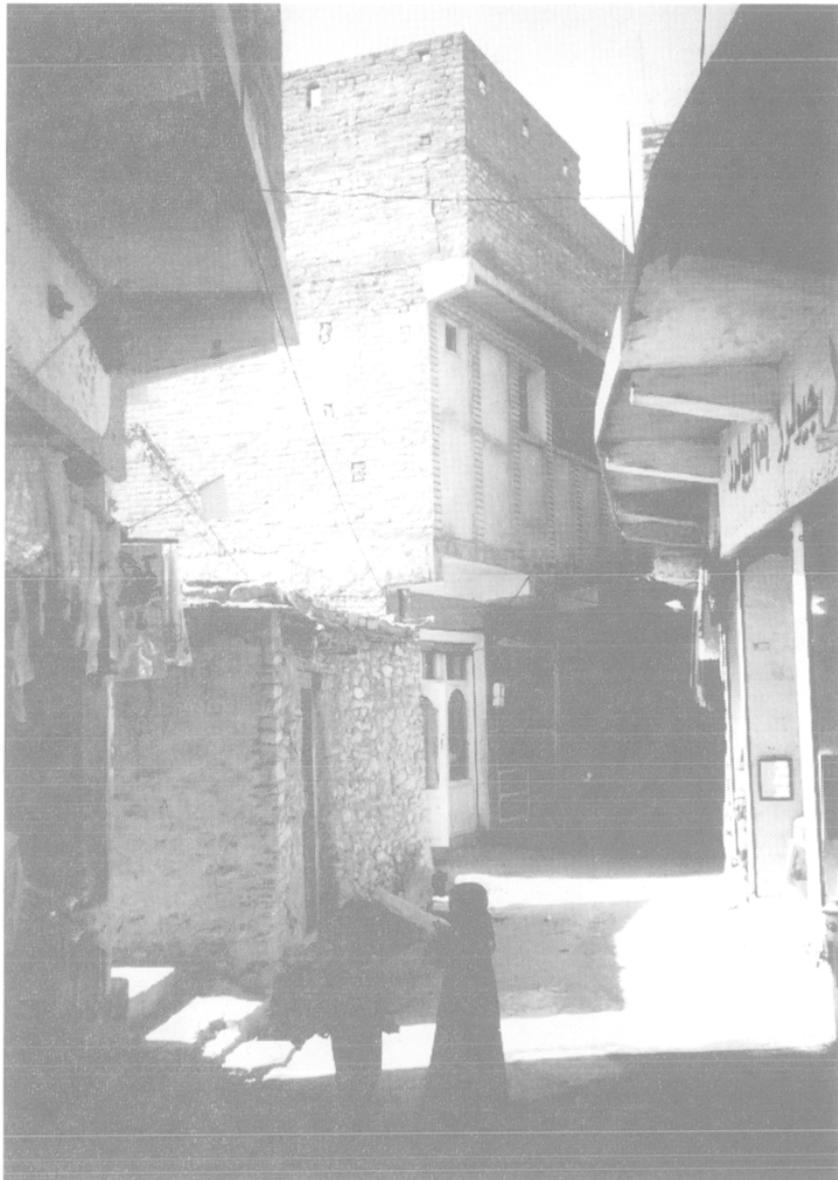


Fig. 3. Rue du bazar

Le centre de Mingora est occupé par les bazars, perpétuant son antique fonction. Les paysans des environs viennent toujours écouler leurs produits au marché de fruits et légumes ou chez les grossistes qui distribuent cette production appréciée jusque dans les mégapoles pakistanaises. De même les

boutiquiers et les artisans n'ont souvent que leur négoce au bazar, et retournent dans leurs villages le soir ou en fin de semaine. Ce qui explique le nombre important d'hôtels et de caravansérails qui logent les hommes qui travaillent en ville ou y ont leurs affaires. Plusieurs gares routières génèrent un trafic continu de véhicules de toute sorte dans toutes les directions.

On retrouve dans le centre marchand la structure en peigne caractéristique des villes islamiques. Des impasses perpendiculaires à la rue, souvent prolongées d'une cour, permettent de regrouper boutiques et ateliers. Entre les ruelles dévolues au négoce, des poches résidentielles de constructions traditionnelles ont subsisté, mais on a constaté leur raréfaction depuis 1995. La fonction résidentielle reste pourtant très forte car la plupart des constructions de cette zone ont deux étages, plus rarement trois. Les rez-de-chaussée sont occupés par les boutiques et des ateliers, alors que les étages sont résidentiels. Comme les ruelles sont étroites (on ne peut y circuler au mieux qu'en rickshaw) et que les étages sont souvent bâtis en surplomb sur la chaussée, elles sont sombres et peu aérées (Fig. 3, page ci-contre).

Les espaces publics, au sens occidental, n'existent pas. Ni places, ni même trottoirs, et aucun espace vert n'encourage la flânerie. Les seuls "espaces publics", bien évidemment exclusivement masculins, sont les mosquées. Rien ne les distingue des maisons d'habitation; comme elles, elles ne s'ouvrent sur la chaussée que par une porte conduisant à une cour accueillant les bassins d'ablution. Les toilettes qui leur sont parfois associées sont à l'extérieur de cette enceinte, que nul minaret ne signale comme lieu de culte.

Saidu Sharif a également conservé sa fonction du temps du *Wali*, et rassemble les administrations (bureaux des agences gouvernementales, du MC), les services (hôpitaux, musée, hôtels touristiques, tribunal et cour de justice) et des écoles secondaires séparées pour garçons et filles. Saidu Sharif s'étire de part et d'autre de la route la reliant à Mingora, jusqu'aux contreforts des collines où le tombeau de l'Akhund et le palais de l'ex-famille régnante sont toujours visités.

Si la plupart des bâtiments officiels datent de la période du *Wali*, les agences gouvernementales comme les bureaux du secteur tertiaire sont souvent installés dans des bâtiments prévus pour un usage résidentiel. On n'a pas construit d'immeubles de bureaux à Mingora ni à Saidu Sharif, comme si ce type

d'espaces étaient totalement étranger aux pratiques locales. En revanche on utilise comme bureaux de vastes résidences, souvent d'une vingtaine de pièces construites dans la dernière décennie. L'explication donnée est que dans un pays où l'inflation est très forte et où l'on n'est jamais à l'abri d'une dévaluation, investir dans l'immobilier est un moyen de se prémunir face à l'avenir. Les riches marchands du bazar, les travailleurs émigrés (surtout dans les Emirats) investissent donc dans la construction de grandes et belles maisons, parfois de style "occidental"³⁵. Comme elles ne conviennent guère au mode de vie local d'une part, et que l'offre dépasse la demande, elles sont louées comme bureaux. Ces arrogantes villas protègent peut-être de l'érosion monétaire, mais elles affichent surtout la richesse et la réussite sociale de leur propriétaire. Certaines sont néanmoins habitées (on verra plus loin les contraintes qu'elles imposent), et toute la plaine de Saidu Sharif, de la rivière jusqu'au flanc des collines est maintenant construite et habitée, avec plus ou moins de luxe, par les classes moyennes et supérieures.

On voit donc que le développement urbain s'est fait d'une part par densification des centres anciens et urbanisation des terrains agricoles enclavés entre les constructions, d'autre part par la colonisation des flancs des collines. En 1995 les limites municipales ont été modifiées, intégrant un certain nombre de villages proches. Dans la plaine agricole s'étendant au nord-ouest de la ville, le prix élevé des terrains fait que les résidences sont plutôt destinées aux classes aisées, alors que les flancs arides et rocheux des collines, terrains de moindre valeur, accueillent les plus pauvres et les ruraux récemment immigrés. Les habitations de plaine sont donc généralement plus vastes et mieux construites. Celles des collines sont plus petites et plus simples et leur construction les rapprochent de celles toujours bâties dans le monde rural (Fig. 4).

Un habitat clos

Au Pakistan comme à Mingora, les maisons sont divisées en trois catégories, *pucca*, *semi-pucca* et *katcha*. Les maisons *pucca* ont des sols cimentés, des murs en briques cuites venant souvent en remplissage d'une ossature de béton, le toit plat étant constitué d'une dalle de béton. Celles dites *semi-pucca* ont également le sol cimenté et des murs en briques cuites, mais le toit plat est fait de matériaux composites, bois, carreaux de terre cuite ou plaques d'amiante-ciment, qui sont recouverts de terre damée. Les maisons *katcha* ont le sol en terre battue, les murs

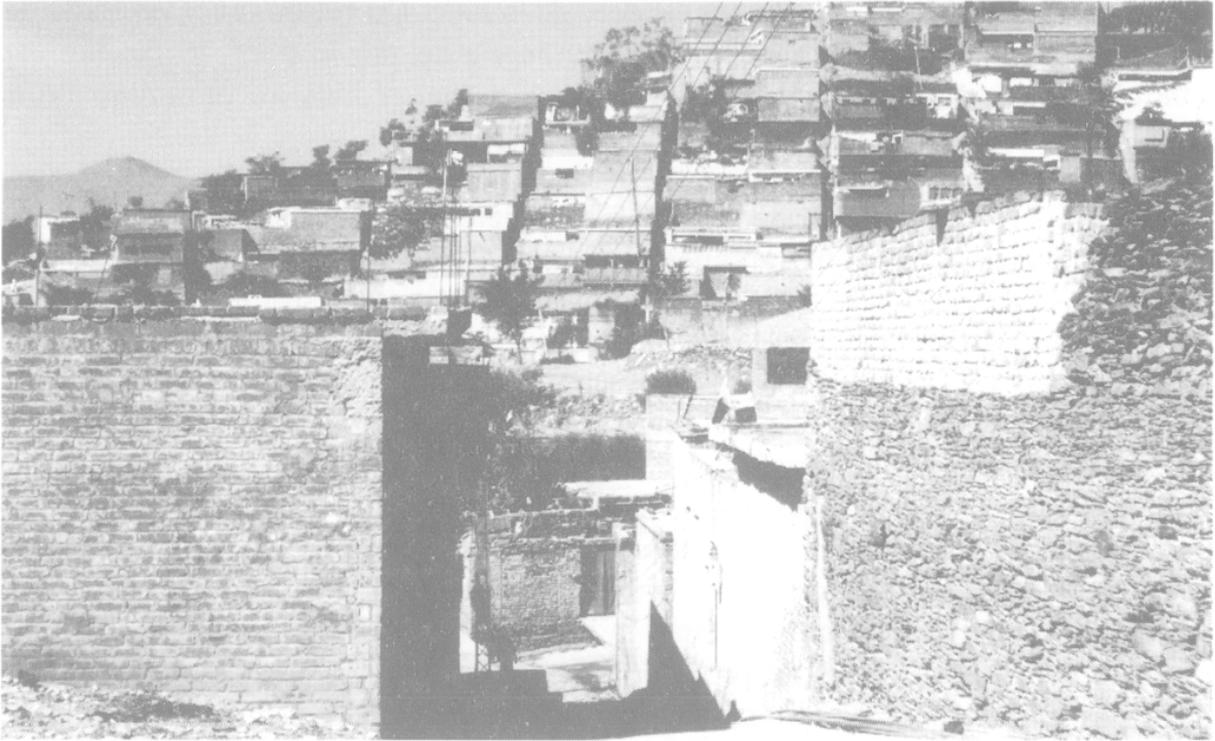


Fig. 4. L'habitat des collines

en matériau naturel (bois et pierre, mortier et enduit de terre crue) et le toit est de terre damée supportée par une poutraison et un clayonnage végétal.

En 1998, Mingora comptait environ 25% de maisons *katcha*, autant de *semi-pucca*, et 50% de maisons *pucca*. Seules quelques 33% des maisons ont plus de trente ans, et seraient ainsi antérieures à l'intégration au Pakistan.

Lorsqu'on enquête³⁶ dans les maisons, il est frappant de constater que toutes les habitations³⁷, qu'elles soient en rez-de-chaussée ou à l'étage, obéissent à la même typologie.

La grande majorité des maisons (71%) ne comprennent qu'un seul niveau, et sont édifiées sur une parcelle toujours enclose d'un mur aveugle de plusieurs mètres de haut. Cette règle ne souffre pas d'exception, et matérialise la règle de

la *purdah* déjà évoquée. De plus elle manifeste aussi la stricte séparation entre la vie privée et l'extérieur. L'habitation est le domaine du chef de famille et de celle-ci, et n'interfère pas avec les espaces de la ville. On retrouve ici les traits de la culture pachtoune évoqués par les premiers auteurs : le chef de famille est maître chez lui, et les contacts avec l'extérieur sont réduits au minimum (voir Fig. 5, p. 139).

L'habitation comprend deux parties distinctes sur le plan de l'utilisation, même si cela n'apparaît pas architecturalement : le *betak*, pièce de réception des hôtes masculins, et l'ensemble d'habitation proprement dit, strictement interdit à tout étranger à la proche famille. Le *betak* est présent dans quasiment toutes les maisons, exception faite des plus modestes. Il ouvre généralement directement sur la rue par une porte distincte de celle de l'habitation et, si cela n'est pas possible, son accès est disposé de manière à éviter toute interférence avec la partie privée. Il dispose néanmoins d'un accès vers la maison, permettant aux jeunes garçons de la famille d'apporter aux hommes, aux hôtes, le thé et la collation exigés par l'hospitalité. C'est souvent la pièce la mieux décorée, divans et tables basses composant l'essentiel de l'ameublement. Le rêve de tout chef de famille est de faire de cette pièce une *hujra*, confirmant ainsi sa position ou affirmant sa réussite sociale. Lorsque la maison possède une *hujra*, ce peut être une pièce de bonne dimension, ou alors un bâtiment indépendant avec sa vaste salle de réception, sa véranda et des chambres d'hôtes avec leur sanitaire. Précisons que cette dernière forme est rare, et reste l'attribut des *khan*.

Les parties dévolues à la famille et aux femmes s'organisent à l'intérieur des murs et autour d'une cour, parfois agrémentée d'arbres ou de plantations végétales, mais toujours dépourvue de jardin potager. Seul espace à ciel ouvert octroyé aux femmes, la cour est réduite à un puits de lumière dans les maisons les plus petites et les plus pauvres. Les cours ont une surface moyenne de 60 m², le minimum se réduisant à 1,2 m², les plus vastes atteignant 750 m².

Sur un ou deux côtés de la cour se trouve une véranda, les chambres étant construites entre le mur extérieur et celle-ci. Ces chambres ouvrent sur la véranda par une porte, et comportent parfois une fenêtre, souvent occultée par des panneaux ou des planches clouées.

Les chambres servent de manière indifférenciée aux besoins de la famille, qui est une famille étendue³⁸ dans 60 % des cas. Cela peut se comprendre lorsqu'on sait que la taille moyenne d'un ménage est de 10,2 personnes et que 60 % des

maisons ont de une à trois pièces, 33% de quatre à six pièces. Dans la plupart des cas on disposera d'une pièce par famille nucléaire, où parents et enfants dormiront ensemble. C'est pourquoi l'ameublement se compose pour l'essentiel de lits et de malles ou de valises pour les effets. Comme il n'y a pas de pièce de séjour, le poste de télévision et la radiocassette trônent sur l'étagère de la chambre du maître de maison, entre verres et vaisselle reçus au mariage, bibelots et chromos. Dans quelques cas les lits sont des *charpoi*, les lits traditionnels tressés sur un cadre de bois, leur matelas étant roulés durant la journée. On peut ainsi les déplacer, les *charpoi* étant principalement utilisés pour se reposer ou s'asseoir sous la véranda, ou dans la cour en saison chaude.

La véranda s'affirme comme intermédiaire entre les chambres (le plus privé de la maison) et la cour; cela se manifeste notamment par son sol légèrement surélevé par rapport à cette dernière. C'est dans la véranda que l'invitée sera accueillie, priée de s'installer sur un *charpoi* pour boire le thé et deviser avec son hôtesse. C'est aussi sous la véranda que de nombreuses tâches domestiques seront effectuées. C'est un espace pluri-fonctionnel indispensable aux femmes et à la famille, ce qui explique sa présence, même dans les maisons les plus exiguës (Fig. 6, p. 128).

Le peu de pièces à disposition fait que presque le tiers des maisons ne disposent pas d'une cuisine séparée. Lorsque celle-ci existe, elle est très simplement équipée. Un foyer ouvert, avec un trépied, souvent complété par un réchaud à gaz, assure les cuissons. S'il n'y a pas de four à *nan* (la galette de blé équivalent à notre pain) dans la cour, on utilisera une plaque de fonte posée sur le feu pour faire cuire cet élément essentiel du repas. La plupart des activités se déroulent au ras du sol, de très bas tabourets sculptés améliorant quelque peu la position de travail des femmes. Une étagère reçoit casseroles et pots, mais rien n'est prévu pour stocker des aliments, ce qui amène à supposer que les hommes ou les garçons vont s'approvisionner tous les jours au marché.

Dans un tiers des maisons, un coin cuisine est installé soit dans une chambre, soit à une extrémité de la véranda. Dans le premier cas, l'avantage est que le feu chauffe la pièce l'hiver, mais avec toujours un problème de ventilation, étant donné la réticence marquée à ouvrir une fenêtre³⁹.



Fig. 6. La cour et la véranda

Lorsque la maison est connectée à l'adduction d'eau, le robinet est souvent dans la cour. L'eau est stockée dans des fûts, des réservoirs ou des jarres, pour pallier aux restrictions générées par les coupures régulières du système, qui ne distribue qu'une heure et demi par jour en moyenne. On agit de même si l'eau provient d'un puit creusé dans la cour. Habituellement la lessive et la vaisselle sont faites près du point d'eau, et ce hiver comme été, qu'il pleuve ou non.

Quand les latrines existent (dans 80% des habitations), il y a deux possibilités. Dans le premier cas la maison est équipée de toilettes à la turque, construites en ciment et connectées à un drain jusqu'à la rue. Elles sont le plus souvent établies dans la maison, et dans ce cas associées à une pièce d'eau. Dans le second cas, la maison possède ce qu'on appelle des "latrines sèches" ou "latrines baquet". Cela signifie que les gens défèquent sur le sol, dans un angle

de la cour réservé à cet usage et dont l'intimité est protégée par un précaire pan de mur ou une bâche; les excréments sont récoltés une fois par jour et jetés à l'extérieur.

Cette tâche est dévolue aux femmes ou aux enfants, qui l'exécutent à nuit tombée, en raison de la *pardah* certes, mais surtout de l'impureté attachée aux excréments. Cette tâche n'étant pas réellement plaisante, on peut facilement comprendre que les femmes apprécient tant les toilettes à la turque qui les dispensent de cette corvée. Même si cette dernière solution n'est pas totalement efficace en terme de gestion globale lorsque elles ne sont pas connectées à une fosse septique maçonnée et/ou régulièrement vidangée⁴⁰, elle n'en a pas moins l'avantage d'alléger considérablement la tâche des femmes. Et puisqu'elles n'utilisent pas l'espace public, elles ne sont guère concernées par cette pollution des rues et des égouts à ciel ouvert. Un processus du même ordre est à l'œuvre pour les ordures ménagères. Les immondices sont le plus souvent déposés à l'extérieur des maisons, dans la rue ou le plus proche égout à ciel ouvert⁴¹. Ici de nouveau, les femmes n'utilisant pas les espaces extérieurs, la propreté des ceux-ci n'est pas une préoccupation pour elles.

Comme pour les latrines, la salle de bain peut être soit un coin de la cour protégé des regards et près du point d'eau (et alors il s'agit plus d'un emplacement utilisé pour la toilette que d'une "salle de bain"), soit une pièce réservée à cet usage dans la maison. On n'y cherchera alors ni baignoire, ni lavabo de porcelaine, puisqu'on n'y trouve qu'un tuyau d'eau (parfois une pomme de douche) et une évacuation dans le sol cimenté. Inutile de préciser qu'il n'y a quasiment jamais d'eau chaude.

Enfin, si le toit terrasse est utilisé, on y accède par un escalier, voire une échelle, depuis la cour; dans tous les cas il sera entouré des murs requis par la *pardah*.

La description et la typologie qu'on vient de voir concernent donc les quelque 70% des maisons bâties sur un seul niveau. Mais elles valent également pour le 30% d'habitations qui ne sont pas en rez-de-chaussée, mais à l'étage. Cette situation se retrouve principalement dans le bazar, où le rez-de-chaussée accueille les boutiques (voir fig. 7, p. 140). C'est donc à l'étage qu'est recréé le dispositif déjà décrit, avec sa cour établie en terrasse, et close par le mur de

rigueur. La seule différence est dans la distribution verticale de l'accès qui permet une variante dans l'implantation du *betak* : il est construit au-dessus des chambres, et desservi directement par l'escalier. On évite ainsi toute interférence avec la partie privée, en prenant soin d'orienter le *betak* de manière à empêcher toute vue sur la cour familiale.

Il nous faut encore dire quelques mots sur les maisons de type occidental, qui ne constituent qu'une petite minorité de l'habitat à Mingora (voir fig. 8, p. 141). Celle que nous allons décrire appartient à un *khan*, riche propriétaire terrien qui contrôle le négoce du bois le long de l'Indus. La parcelle d'environ 20.000 m² est enclose par le haut mur de rigueur, et contient plusieurs corps de bâtiments. Le premier rencontré est bien sûr une *hujra* comportant salles de réception et appartements d'hôtes, avec leurs véranda ouvrant sur un jardin verdoyant. Un second mur délimite la partie privée. Au milieu d'un jardin se dresse une maison de deux étages, qui ne déparerait pas les banlieues états-uniennes les plus chic. Portique à colonnades, perron en façade, larges baies vitrées, vastes balcons, tous les attributs propres à ce type de construction sont présents. C'est aussi le cas à l'intérieur : grand salon meublé et décoré à l'anglo-saxonne, avec ses fauteuils rembourrés à oreillettes, ses guéridons marquetés et ses bergères pseudo Louis XV, sans oublier la cheminée aux fausses bûches alimentée au gaz. La distribution des pièces suit la même logique. Le rez-de-chaussée, outre le salon, comprend une salle à manger et une bibliothèque dans la moitié avant du bâtiment, une cuisine ultra moderne, un séjour pour la famille et une chambre d'hôte avec son dressing et sa salle de bain dans la partie arrière.

Les trois chambres de l'étage sont conçues de la même manière, l'une d'elles ayant même un jacuzzi. Deux autres salons sont aménagés sur ce niveau. Le premier, petit en regard des autres pièces, est contigu à la chambre des parents et est utilisé par la maîtresse de maison. Il constitue ainsi avec sa chambre son seul véritable espace de vie, puisque tant le jardin que les terrasses, trop exposés aux regards, lui sont interdits et que les pièces du rez-de-chaussée ont plutôt un rôle de réception. Ainsi et paradoxalement, la femme la plus riche rencontrée à Mingora a, toutes proportions gardées, un espace de vie exigu et fermé sur l'extérieur - puisque la maison n'a pas de cour intérieure.

L'intérieur et l'extérieur, l'habitat et la ville

On conçoit que les traits que nous avons évoqués, la stricte séparation des sexes associée à la réclusion des femmes et l'individualisme exacerbé des Pachtones, confrontés au centralisme pakistanais et à l'inexistence de démocratie locale, ait conduit à un développement urbain où l'urbanité n'a guère de place. Architecturalement, le trait prépondérant s'exprime peut-être par l'absence de façade. En d'autres termes, la maison, la famille, et donc la population tourne le dos à la ville, la nie. L'espace extérieur à la maison est un espace non approprié, exutoire des impuretés produites par la maison, mais aussi espace interstitiel entre espaces propres (appropriés et purs), utilisés par les hommes pour passer d'un espace propre à un autre.

C'est un fait que les infrastructures urbaines expriment encore aujourd'hui une absence, un non-espace civique. Ainsi la ville ne possède aucun égout, l'intégralité de l'évacuation des eaux usées se faisant par des drains à ciel ouvert. La distribution d'eau potable comme la levée des ordures ménagères n'est pas assurée. Chacun construit en toute illégalité⁴² ce qu'il veut où il veut, partant de l'adage que "seuls les ânes demandent un permis de construire" comme nous le confiait un fonctionnaire local, partagé entre le désabusement et la fierté suscitée par cette indépendance affichée... Cette densification sans planification n'a pas permis la constitution de réserves foncières pour des espaces publics ou d'espaces verts, qui n'ont jamais été vus comme nécessaires jusqu'à maintenant.

C'est un fait que la *pardah* est appliquée, et qu'elle l'est plus qu'en milieu rural⁴³. Mais les conséquences de cette organisation sociale sont plus dommageables, en termes d'environnement, en ville qu'au village. Dans ce dernier, la pression humaine sur le territoire est moins forte et l'agriculture permet de recycler les déchets. L'espace villageois est davantage partagé, et la *jirga* en organise l'entretien collectif. Les femmes participent plus qu'en ville à la gestion de l'environnement, enfin la proximité avec la nature vécue par les deux genres permet de gérer de manière plus équilibrée la relation habitat-environnement, même si la situation n'y est pas idyllique.

C'est un fait que l'héritage de la féodalité pèse encore sur les relations sociales. Associé au respect dû aux aînés et aux puissants, il interdit toute initiative individuelle bousculant l'ordre (ou le désordre) établi. Cette posture mentale tend ainsi à exiger du "gouvernement" quel qu'il soit la solution de tous

les problèmes, en lui attribuant aussi la responsabilité de tous les dysfonctionnements. Et il faut convenir que le clientélisme qui sous-tend toutes les relations, à Swat et partout au Pakistan, ne fait que conforter cette attitude. L'ombre du *Wali* qui décidait souverainement de l'environnement de ses sujets plane encore sur la Swat...

Tout ce qui vient d'être dit contraste étrangement avec l'image qu'avait la Swat et Mingora de "Petite Suisse", image qui perdure d'ailleurs au Pakistan en dépit de toute réalité. Peut-on alors imaginer que la réalité se rapproche de cette image ? Ce n'est pas exclu, à la suite d'une expérience⁴⁴ qui s'y déroule depuis maintenant cinq ans, et par la volonté d'une poignée de Mingorais décidés à prendre en main leur devenir.

C'est ainsi qu'une table ronde a été mise sur pied. Elle réunit les représentants de toutes les corporations (transporteurs routiers, hôteliers, marchands du bazars, etc.), ceux des milieux religieux et des enseignants, les présidents des associations de base de quartiers, ainsi que les hauts fonctionnaires du *Municipal Committee*. Ce dernier n'étant pas élu comme on l'a vu, la table ronde y pallie en fonctionnant comme un "conseil municipal" représentant la population. Et elle le fait à la manière traditionnelle, puisque cette table ronde réunit les représentants de tous les groupes, comme la *jirga* réunissait les chefs de famille !

C'est ainsi que la perception de l'environnement se modifie graduellement chez les hommes. En 1995, la pollution de l'environnement urbain ne figurait pas parmi les problèmes prioritaires. En 1998, l'impact des actions menées est considérable : 90% des hommes affirment être dérangés à un titre ou à un autre par la pollution des espaces publics. Les points mentionnés sont les excréments, les égouts à ciel ouvert, les flaques et les pollutions visuelles, ces dernières désignant plus particulièrement les immondices. Dans le même ordre d'idées, les hommes sont environ 80% à être dérangés par les mauvaises odeurs, la majorité mentionnant les rues et le voisinage comme leur source. Mais aucun ne cite ces inconvénients pour la maison. On peut donc inférer de ces données que la pollution est perçue comme beaucoup plus importante à l'extérieur que dans les espaces privés, bien que toutes ces pollutions trouvent leur source dans les ménages, la maison. Les femmes semblent capables de gérer le problème à l'intérieur des maisons, là où elles peuvent agir; inversement la situation est plus dégradée à l'extérieur, là où elles n'ont pas de possibilité d'action.

Néanmoins, le passage à l'action personnelle est encore difficile à envisager. Seules trois organisations de quartiers (sur les vingt-cinq *wards* que compte Mingora) songent à construire elles-mêmes des égouts fermés et des fosses septiques. L'une d'entre elles a déjà réuni les fonds et les forces de travail; cette "première" devrait voir le jour dans l'année.

C'est ainsi qu'une table ronde des femmes est en cours d'organisation. C'est probablement la décision la plus novatrice dans cette société si marquée par les valeurs viriles que d'accepter que les femmes puissent exprimer leurs points de vue. La règle de la *pardah* exige bien sûr qu'elles se réunissent séparément, mais le fait que la table ronde des hommes ait publiquement pris l'engagement de faire participer les femmes par ce biais est une étape décisive.

Il nous faut maintenant conclure. Nous avons essayé de mettre en relation la maison et son environnement immédiat, partant de l'hypothèse qu'ils se généraient mutuellement, comme processus culturel. Le cas de Mingora, dans ses moments successifs, semble le démontrer. Habiter quelque part c'est, autant sinon plus qu'occuper une maison, participer et être contraint par l'environnement qui l'englobe et qui la produit. Ainsi, même si l'habitat dans son sens le plus étroit n'est guère concerné par les mesures et les changements qu'on vient d'évoquer, il ne fait aucun doute que les transformations en cours vont agir et modifier les pratiques de l'habiter.

Notes

1. Cette contribution s'inscrit dans le cadre d'une recherche FNRS "Gestion prévisionnelle de l'environnement urbain : politiques publiques et dynamiques locales en villes intermédiaires", à l'intérieur du PNP "Environnement", Module 7 "Développement et environnement", Groupe de projets "Gestion de l'environnement urbain". Cette recherche cofinancée par la Coopération technique suisse et le FNRS a commencé au Pakistan en octobre 1994. Pour d'autres aspects, voir : Environnement urbain : recherche et action dans les pays en développement, édité par Jean-Claude Bolay & alter, Birkhäuser, Basel 1999.
2. Au sujet de l'histoire de la Swat, voir entre autre : Dr. M. Ashraf Khan, 1993; Sir Aurel Stein 1929 et 1930. Au sujet des Pathans et des Yusufzais, voir : H.W. Bellew 1994; Akbar S. Ahmed, 1976. En ce qui concerne l'histoire et l'ethnologie plus récentes, voir les travaux de Fredrik Barth et Charles Lindholm. Pour les aspects d'histoire politique voir : Sultan-i-Rome, 1999.

3. Terme qui signifie montagnard, dévalorisant chez les Pachtounes.
4. Voir Jettmar 1974, 1975.
5. Voir Bellew, 1994 :59.
6. On ne sait que peu de choses à leur sujet. Pour les Pachtounes, ils étaient des idolâtres, buveurs de vin, peut-être bouddhistes. Voir : Bellew 1994 :65.
7. Qui occupaient la Haute Swat, sous la direction de Sultan W'ais, et dont le pouvoir s'étendait aux régions Hazara jusqu'à la frontière du Cachemire, voir : McMahon & Ramsay, 1901 : 60.
8. Voir Bellew 1994 :64.
9. Le *wesh* a été décrit notamment par Fredrik Barth, H.B. Bellew, Bruno Fautz, Charles Lindholm.
10. Le terme *khan* a plusieurs acceptations : il peut être terme de respect pour un chef de famille propriétaire, ou titre pour un chef, un seigneur féodal. Il est souvent porté comme patronyme.
11. Ce mode de division et d'attribution avait pour but principal d'allouer à chaque membre du clan les terres fertiles comme les moins fertiles.
12. Chaque Pachtoune se percevait comme propriétaire, même si dans ce cadre le territoire du *wesh* dévolu au clan constituait un ensemble indivis.
13. Ce qui fait dire à quelques auteurs que les Pachtounes de la Swat présentent dans leur organisation sociale certaines caractéristiques des castes (Lindholm, 1996, Barth 1960).
14. Ainsi Bellew 1994 :199 : "The effects of this custom are ruinous to the land, for no man cares to spend his labour and money on improvements which for years will become the property of others".
15. Cité par Bellew 1994 :263, 38, 37, 264.
16. L'analyse qui suit est directement inspirée de Akbar S. Amhed, 1976 :76 sq.
17. Victoire qui est toujours célébrée comme haut fait et symbole de l'irréductibilité des Pachtounes.
18. L'origine du développement de Saidu Sharif est l'installation d'un sage musulman, Abdul Ghafur, qui y mourut en 1877 à l'âge de 93 ans et dont la tombe est vénérée par de nombreux fidèles. Les Yusufzais lui donnèrent le titre de "Akhund" (maître). Miangul Abdul Wadud Badshah Sahib, son petit fils, fut le créateur de l'Etat de Swat.
19. Stein 1929 :63. Sir Aurel Stein fut l'un des premiers occidentaux à parcourir la région, cherchant à repérer l'itinéraire suivi par Alexandre le Grand; il releva également nombre de vestiges bouddhiques dont la Swat est si riche.
20. Barth 1980 :66.

21. Même si ce n'est plus totalement le cas depuis le rattachement au Pakistan. Au temps du *Wali* l'établissement était strictement réglementé; actuellement tout pakistanais, du Sindh ou du Baloutchistan, peut s'y installer.
22. Ainsi que l'expriment les *taleban* dans l'Afghanistan voisin. Il ne faut pas oublier que les Pachtounes de Swat sont d'origine afghane, et que des liens très étroits les unissent encore à leurs cousins afghans. En outre, chacun sait que les *taleban* sont formés religieusement et idéologiquement dans des *madrassa* (écoles coraniques) pakistanaises, dont les plus prestigieuses, celles qui ont fourni le plus de combattants, sont implantées dans la région qui nous intéresse.
23. Cette règle de séparation va si loin que nous avons assisté, en 1999, à un mariage qui réunissait quelques 250 invités dans un grand hôtel de Mingora. Pas une femme n'y assistait, pas même la jeune épouse....
24. Ce qui explique que les *taleban* d'Afghanistan ne sauraient extradier Ossaman Ben Laden comme l'exigent les Etats-Unis : de culture pachtoune, ils appliquent la règle d'hospitalité du *pukthunwali* !
25. On parle d'une société segmentaire lorsque celle-ci est divisée en plusieurs groupes d'individus (par ex. clans A, B, C,) eux-mêmes divisés en unités plus petites (sous-clans A', B', C') etc.; les segments s'affrontent ou s'allient selon l'événement considéré.
26. Lindhom, 1996 :74, traduit par nous.
27. M. Elphinstone, 1972 [1815], T. 1, p 327, cité par Lindhom 1996.
28. Lindholm, 1996 :31.
29. Le Pakistan comprend quatre provinces (Baloutchistan, Punjab, Sindh, NWFP ou North-West Frontier Province) la capitale fédérale, (Islamabad), et les zones tribales (FATA, soit Federally Administred Tribal Areas).
30. Ainsi la construction des routes relève du Highway Département ou du Project Management Unit, la fourniture d'eau et d'électricité relève du Water Supply and Power Development Authority, la santé du Public Health Engineering Department, l'urbanisme de la Malakand Division Development Authority ou du Planning, Environment & Development Departement ou du Sarhad Development Authority ou du Project Implementation Unit, les télécommunications du Pakistan Telecommunications Corporation, pour ne citer que ces cas.
31. Un *khwar* est un affluent permanent, à l'inverse des *nallah* dont le cours est saisonnier.
32. Montagne sacrée pour les bouddhistes et les hindouistes, voir Stein 1930 : 99-104.

33. Territoire qui faisait aussi partie de la principauté.
34. Village de tisserands réputés qui commercialisent leur production à Mingora.
35. L'influence des séries télévisées américaines, telles "Dallas" ou "Dynasty", n'est certainement pas étrangère aux développements de ce type, que l'on retrouve des Philippines à la Thaïlande en passant par la Chine, comme partout au Pakistan. On rêve à l'influence que pourrait avoir la série "Urgences" lorsqu'on connaît la situation des dispensaires et autres "hôpitaux"....
36. Ce qui n'est possible que pour une femme, elle seule étant admise à rencontrer d'autres femmes.
37. A l'exception des maisons de type occidental, qui ne sont qu'une petite minorité.
38. La famille étendue rassemble le père et sa femme, ses fils, leurs épouses et enfants ainsi que les filles non mariées, en bonne logique patrilocale.
39. C'est une constante au Pakistan de garder les fenêtres fermées et d'en tirer les rideaux, suppléant à la lumière naturelle par un éclairage électrique.
40. L'an dernier, un programme gouvernemental d'aide à la construction de fosses septiques a été lancé. Son succès à Mingora (non encore mesuré) semble être une des retombées de la recherche en cours.
41. Le mélange d'excrétas aux ordures ménagères fait que les balayeurs sont plus que réticents à effectuer leur travail, arguant que manipuler les excréments n'est pas un travail pour les hommes pachtoune. Ce sentiment étant largement partagé au Pakistan fait que chaque ville possède sa communauté chrétienne, en charge quasi exclusive de ces tâches. Paradoxe d'une république islamique !
42. Car une législation existe ! Le Pakistan est fort bien pourvu en lois pour ce qui est de la construction et de la protection de l'environnement par exemple, le seul problème est qu'elles ne sont absolument pas appliquées.
43. Sur ce sujet voir Ziegler 1997. Grima 1993 fournit une bonne approche de monde pachtoune féminin.
44. Mingora a été choisie comme site d'une recherche financée par le gouvernement suisse, recherche qui a eu d'importantes répercussions en termes de gestion de l'environnement et de dynamiques locales. Une équipe a été constituée pour aider et conseiller les habitants dans ces domaines. Supportée par une ONG locale, l'Environmental Protection Society, elle forme des leaders locaux, suscite la création et soutient des organisations de base dans leurs projets d'améliorations d'infrastructures sanitaires. Les données chiffrées émanent des enquêtes effectuées en 1995 et 1998.

Bibliographie

- Akbar S. Ahmed, 1976, Millennium and charisma among Pathans, a critical essay in social anthropology, London.
- Ashraf M. Khan, 1993, Buddhist shrines in Swat, Saidu Sharif
- Barth Fredrik, 1980 [1959], Political leadership among Swat Pathans, London School of Economics, Monographs on Social Anthropology, Athlone Press
- Barth Fredrik, 1995 [1985], The last Wali of Swat, an autobiography as told to, White Orchid Press, Bangkok
- Bellew H. W., 1994 [1864], A general report on the Yusufzais, Lahore
- Bengali Kaiser, Shaukat A. Sharar, Alain Viaro, Arlette Ziegler, 1996, Urban environmental management in intermediate cities : case study of Mingora, Pakistan, SDPI Islamabad, IUED Geneva (first phase final report)
- Caroe, Sir Olaf, 1992 [1958], The Pathans : 550 B.C.-A.D. 1957, Oxford University Press, Karachi
- Fautz Bruno, 1963, Sozialstruktur und Bodennutzung in der Kulturlandschaft des Swat, Giessener Geographische Schriften, Heft 3, Giessen
- Grima Benedicte, 1993, The performance of emotion among Paxtun women, Oxford Pakistan, Paperbacks, Karachi
- Imperial Gazetteer of India, 1991 [1901], North West Frontier Province, Lahore
- Jettmar Karl, 1974, Cultures of the Hindukush, selected papers from the Hindu-Kush cultural conference held at Moesgard 1970, Wiesbaden
- Jettmar Karl, 1975, Die Religionen des Hindukush, Stuttgart
- Kalter Johannes, 1989, Swat, Bauern und Baumeister im Hindukush, Stuttgart
- Lindholm Charles, 1996, Frontier perspectives, essays in comparative anthropology, Oxford University Press, Karachi
- McMahon A. H., 1991 [1901], Report on the tribes of Dir, Swat and Bajour together with the Utman-Khel and Sam Ranizai, Peshawar
- Shaukat A. Sharar, Alain Viaro, Arlette Ziegler, 1999, *Une politique de l'environnement urbain dans une ville intermédiaire : Mingora au Nord Pakistan*, in : Environnement urbain, édité par J. C. Bolay & alter, Birkhäuser, Basel, pp. 193-210
- Stein, Sir Aurel, 1929, On the tracks of Alexander, London
- Stein, Sir Aurel, 1930, An archeological tour in Upper Swat and adjacent hill tracts, Calcutta
- Sultan-i-Rome, 1999, Merger of Swat State with Pakistan, causes and effects, Modern Asia Research Centre, Occasional Paper N. 14, IUED/IUHEI, Geneva

Ziegler Arlette, 1997, *Espaces féminins, espaces masculins : l'exemple pachtounne*, in : Créativité, femmes et développement, textes réunis par Y. Preiswerk, UNESCO/DDC/IUED, pp. 231-242

Légendes des figures 5, 7 et 8, p. 139 – 141

Légende maisons communes

1.	Entrée	18.	Réserve de bois
2.	<i>Betak</i>	19.	Réchaud à buthane
3.	Véranda	20.	foyer
4.	Chambre	21.	Foyer avec évacuation des fumées
5.	Cuisine	22.	Etagère
6.	Coin cuisine	23.	lit/ <i>charpoi</i>
7.	Accès au toit	24.	table
8.	Place pour prier	25.	coffre
9.	Dépôt	26.	Réserve d'eau
10.	Latrines sèches	27.	évier
11.	Salle d'eau	28.	Evidement dans le sol
12.	Wc à la turque	29.	lave-linge
13.	Douche	30.	puit
14.	Poulailler	31.	rideau
15.	Abri pour les chèvres	32.	Antenne parabolique
16.	Jardin	33.	terrasse
17.	Gazon		

Légende maison occidentale

Rez de chaussée

1.	Entrée
2.	Perron avec sièges
3.	Jardin
4.	Salle à manger
5.	Salon
6.	Bibliothèque, bureau
7.	Cheminée de salon
8.	Cuisine équipée
9.	Séjour
10.	Chambre d'invité
11.	Salle de bain
12.	Dressing-room

Premier étage

1.	séjour
2.	terrasse
3.	Chambre du fils
4.	Salle de bain
5.	dressing-room
6.	Chambre de la fille
7.	Chambre des parents
8.	balcon

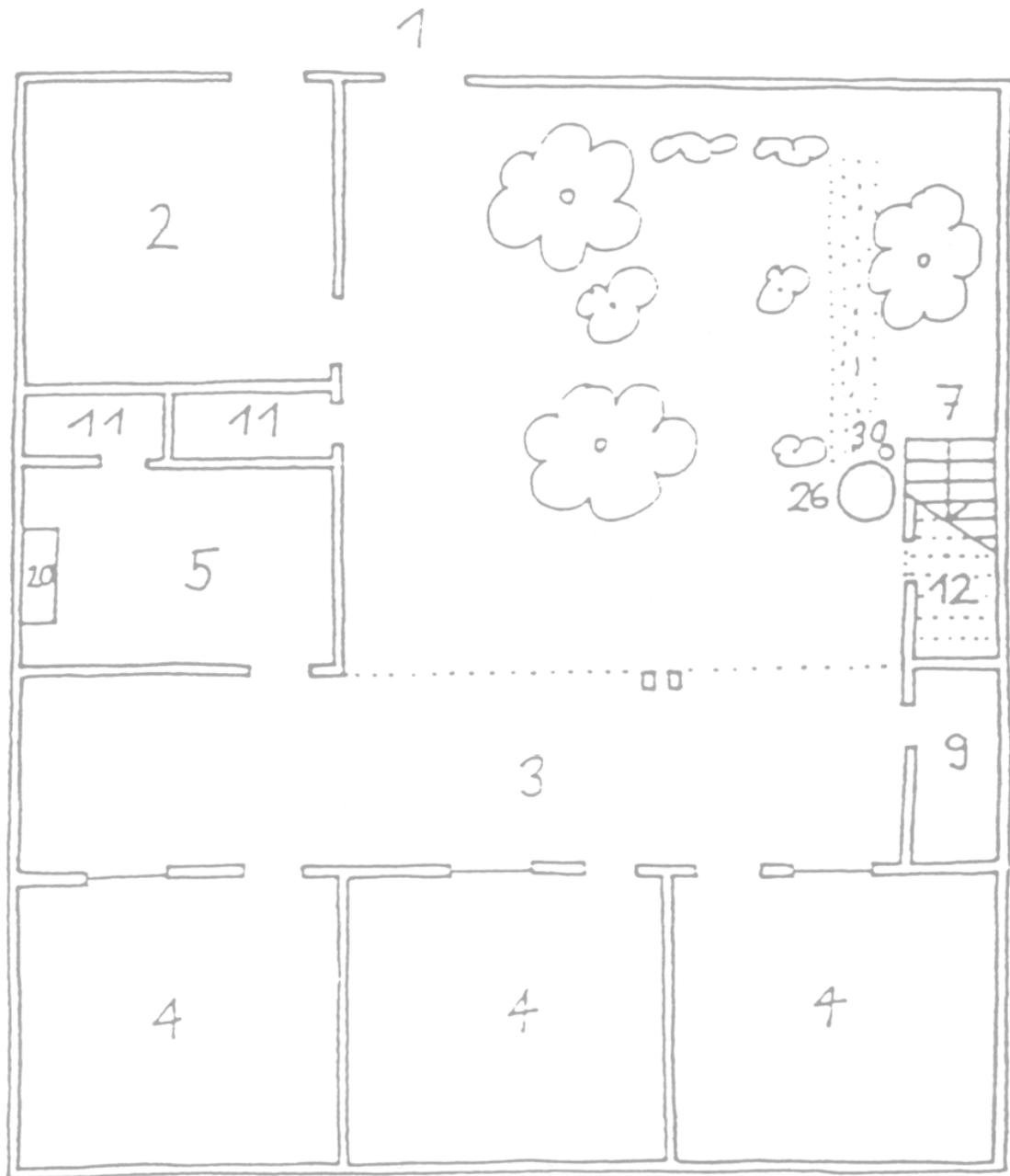


Fig. 5. Plan de la maison urbaine commune

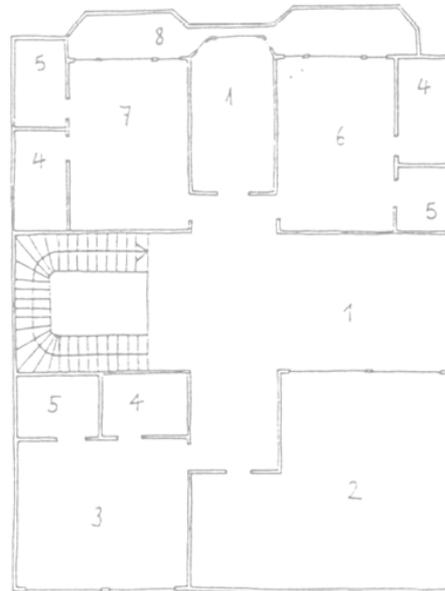


Fig. 7. La cour supérieure d'une maison du bazar

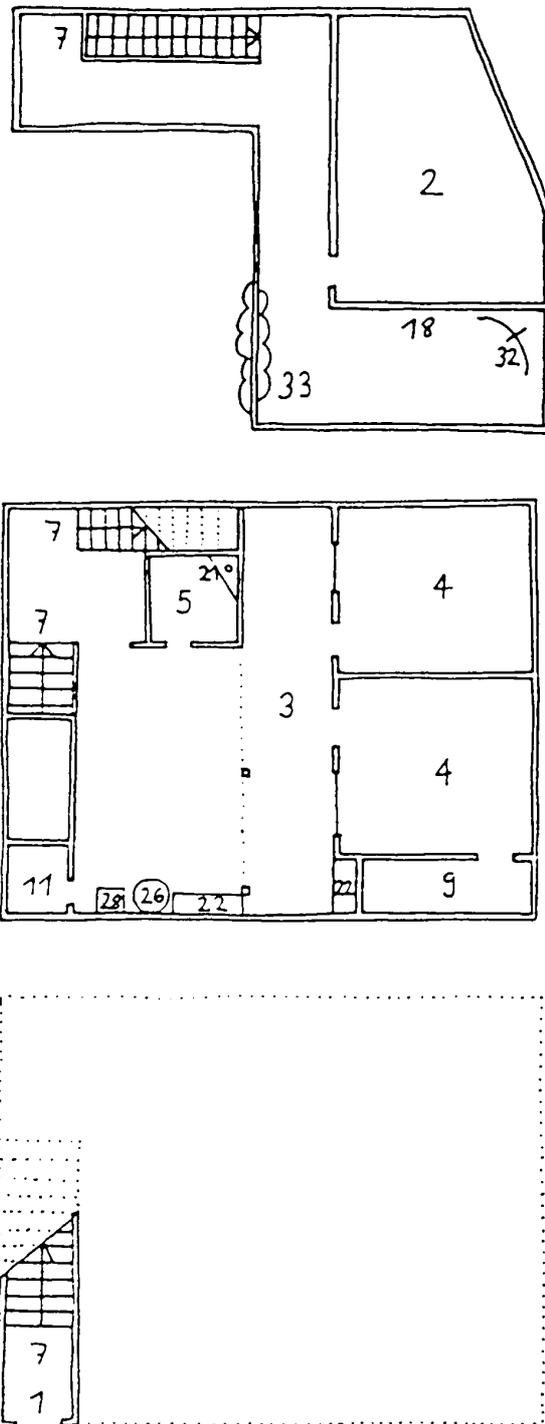


Fig. 8. Plan de la maison occidentale